

Tp 494 p/3

EXTRAIT DE LA *Recue de Linguistique et de Mythologie*

AVRIL 1899

QUELQUES MOTS
SUR
L'ÉTUDE COMPARÉE
DES LITTÉRATURES



PAR

Alexandre BÉNAZET

ATTACHÉ AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

1899

Bibliothèque Maison de l'Orient



135115

QUELQUES MOTS
SUR
L'ÉTUDE COMPARÉE DES LITTÉRATURES

L'histoire de l'homme est dominée par un fait positif : l'unité de l'esprit humain dans la pluralité des races.

Or, une science née récemment, et déjà contestée, la « Mythologie indo-européenne », repose sur l'histoire incertaine d'une migration des Aryas, issus des hauts plateaux de l'Asie à une époque indéterminée. Cette théorie constate, à l'origine, une communauté de langue et de religion entre les peuples « aryens », mais elle écarte comme « barbares » les peuples « anaryens ». A la vérité, la linguistique et l'exégèse révèlent une étroite parenté intellectuelle entre les groupes ethniques de souche aryenne, qui ont emporté dans leur dispersion les éléments primordiaux de la civilisation indo-européenne. De même que le pieux Énée sortant de Troie, ils ont quitté leur primitif séjour

Cum sociis nataque, Penatibus ac magnis Dis.

Et c'est pourquoi l'école linguistique a rapproché avec fruit des idiomes divers, pour saisir leur affinité

ou leur dissemblance originelles, pour marquer le point où ils se séparent d'un tronc commun, pour reconnaître enfin dans l'histoire des mots l'histoire même des races humaines. En effet, les travaux de Bopp, de Burnouf, de Schleicher, de Michel Bréal, ont élucidé le problème de l'origine des langues et établi assez nettement la filiation des idiomes indo-européens.

L'étude comparée des mythes, entrée avec Max Müller, Tylor et Andrew Lang dans une période vraiment scientifique, a porté plus loin le champ de ses investigations. Ces savants n'ont pas rapproché seulement les traditions des peuples apparentés par la langue; ils ont aussi comparé la mythologie de toutes les nations connues, soit aryennes, soit anaryennes. A leurs yeux, nul groupe d'hommes ne forme d'îlot solitaire, nul océan infranchissable ne sépare les peuples. Ils se rejoignent tous par de secrets chemins, et c'est seulement par une fiction de l'esprit que nous pouvons les isoler dans « l'ample sein de la nature ». Mille observations, en effet, révèlent la ressemblance, souvent même l'identité des symboles, des coutumes, des croyances, chez des peuples séparés par la langue, par l'histoire et par la race.

Nous n'invoquerons pas ici l'universalité souvent constatée d'usages ou de fables, qui répondent aux besoins physiques ou aux aspirations morales de l'humaine nature, et, à ce titre, se rencontrent dans la

plupart des pays, aussi bien parmi les Cafres, les Australiens et les Peaux-Rouges, que parmi les Aryas, les Sémites et les Chinois¹. Ces manifestations primitives de l'activité sont d'ordre naturel; elles n'impliquent pas l'existence de relations historiques ou préhistoriques. Mais nous relèverons parfois, chez les peuples les plus divers, une correspondance minutieuse dans les mœurs, dans les légendes, dans les usages, et, — fait caractéristique, — dans les rites².

M. Gaidoz observe, dans l'histoire des religions, si fertile en rapprochements, des analogies frappantes entre le « fichement du clou » à Rome et chez les nègres bantous du Congo³. Les « roues de fortune » renfermées dans certaines églises de la Basse-Bretagne et que les fidèles font tourner à la main ou avec une corde pour obtenir la protection d'un saint, existent aussi dans les temples bouddhiques du Japon. Ces

1. C'est ainsi que les contes renfermés dans le recueil bouddhique le *Panchatantra* ont circulé parmi les peuples de l'antiquité avant qu'ils fussent reproduits en arabe, en hébreu, en grec, etc. Le conte japonais de *l'Homme à la loupe* est bien connu en Occident. Il figure sous différents noms, et avec des variantes dont la principale est le changement des loupes en bosses, parmi les récits populaires bretons, picards, allemands, irlandais, catalans (V. *Japanese Fairy Tales Series* (Tôkiô, KOBUNSHA, éd.), 1895).

2. Les chaityas bouddhiques, par exemple, creusés dans le roc plus de deux siècles avant notre ère, offrent les dispositions intérieures de nos églises. V. FERGUSSON, *Cave Temples of India*. Londres 1880.

3. *Rome et Congo: Un parallèle*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, v. VII.

roues sont analogues aux disques magiques utilisés par les Grecs dans les mystères sous le nom de *ρόμβοι* ou de *κυκλοί*, et empruntés, suivant Clément d'Alexandrie, aux Égyptiens¹. En dehors des analogies doctrinales entre le bouddhisme et le christianisme, les bonzes pratiquent les circumambulations processionnelles, la bénédiction avec la main droite, la récitation des litanies, la confession, l'ascétisme monacal.

M. Goblet d'Alviella², étudiant l'arbre céleste sous son triple aspect d'arbre cosmogonique, d'arbre de vie et d'arbre de science, démontre que cette conception n'est pas seulement aryenne ou sémitique; elle se rencontre chez les peuples les plus variés. De même, l'arbre entre deux personnages affrontés, d'origine mésopotamienne, existe à Java et dans l'Amérique Centrale³. Parmi les emblèmes, la croix équilatérale, très antérieure au bouddhisme et au christianisme, n'est-elle pas un objet de vénération chez presque

1. V. *Les roues liturgiques de l'ancienne Égypte*, dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* (nov. 1898, p. 439 sqq.).

2. *La Migration des symboles*, Paris, 1891.

3. Voilà peut-être un nouvel indice des relations très anciennes que A. de Humboldt soupçonnait entre l'Asie Orientale et le nord-ouest de l'Amérique précolombienne. La comparaison des masques en usage dans ces deux régions nous fournira aussi une présomption favorable à l'existence de ces relations. V. E. SCHNELLENBACH : *Sur les immigrations d'un ancien culte asiatique en Amérique* (VIII^e congrès international des Américanistes). Paris (Oct. 1890).

tous les peuples de l'Ancien et du Nouveau-Monde? La présence de la croix gammée n'a-t-elle pas été signalée dans tout l'Orient, en Afrique, dans les deux Amériques, jusqu'en Patagonie, et sur des hochets que les Indiens Pueblos agitent dans leurs danses religieuses¹? Enfin le bouddhisme de l'Extrême-Orient ne connaît-il pas le foudre de la mythologie classique (*vajra* sanscrit et *dordj* tibétain), qui sert à bénir les fidèles et à exorciser les démons, le rosaire, appelé dans l'Inde « guirlande à prières » *japa-mâldâ*, le tétrascèle, le disque solaire des Romains et des Celtes, et même l'image du Bon-Pasteur sous les traits de la divinité Kouan-Yin²?

L'auteur de la *Migration des Symboles* rapporte, parmi de nombreux témoignages, un singulier exemple d'identité de croyance :

La lutte de la lumière contre les ténèbres, du soleil contre le nuage, est fréquemment représentée, dans l'antiquité classique, par l'image d'un combat entre un aigle et un serpent. On trouve ce symbole en Grèce

1. E.-T. HAMY, *Le Scastika et la Roue solaire en Amérique*, dans la *Recue d'Ethnographie*, 1885. — *Relation du voyage de M. de la Vaulx en Patagonie*, 1899.

2. Le Mercure criophore avait déjà fourni aux premiers chrétiens le type du Bon-Pasteur, que l'on a retrouvé, suivant MM. Grunwedel et A. Foucher sur une image du Gandhâra. V. sur ces rapprochements : *Das Evangelium von Jesu in seinen Verhältnissen zu Buddha-Saga und Buddha-Lehre*, par R. SEYDEL, et *The New Testament and Buddhism*, dans la *CONTEMPORARY REVIEW* (Déc. 1880).

dès l'époque homérique. Dans la description d'un combat entre Grecs et Troyens, l'*Iliade* rapporte l'impression produite sur les troupes de Priam par l'apparition soudaine d'un aigle tenant un serpent entre les serres. « Mais le reptile palpitant n'oublie pas de lutter, » car il se redresse et déchire la poitrine et le cou de » son ravisseur. L'aigle, vaincu par la souffrance, le » laisse enfin échapper¹. » Au regard des Troyens, la victoire du serpent présageait leur propre défaite, et le découragement fit tomber leur ardeur :

L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,

devant le signe du dieu qui porte l'égide, Διὸς τέρας
αιγιόχοιο.

Or, cet emblème reparait dans la symbolique des Aztèques. Les manuscrits originaux rapportent que les premiers conquérants du Mexique furent déterminés à fonder leur capitale par l'apparition, sur un nopal, au soleil levant, d'un aigle tenant un serpent entre les serres². Ce motif figure encore dans les armes de Mexico. Il était regardé par les Aztèques, ainsi que par les contemporains d'Ulysse, comme un gage de victoire et de puissance. Et cependant, ajoute non sans ironie M. Goblet d'Alviella, il est peu probable que les Aztèques aient jamais lu Homère.

1. HOMÈRE, *Iliade*, XII, vers 200 sqq.

2. ALBERT RÉVILLE, *Les Religions du Mexique*, Paris, 1885. V. aussi *Le Mythe de Votan*, étude sur les origines asiatiques de la civilisation américaine par H. DE CHARENCEY (Alençon, 1871).

Les œuvres littéraires des peuples les plus différents abondent aussi en ressemblances qui franchissent les bornes des pays unis par des relations et brisent les barrières de l'histoire.

Max Müller a signalé des expressions communes à l'Edda et à Homère. D'après la mythologie scandinave la moins contestée, l'homme fut tiré d'un frêne. Dans Hésiode, Jupiter fait sortir des frênes la troisième race des hommes, et nous voyons par un discours de Pénélope à Ulysse que cette tradition n'est pas inconnue aux Homérides: « Dis-moi quel est ton pays; d'où es-tu? car tu n'es pas sorti de l'arbre antique¹. »

Tel est encore le mythe si poétique d'Endymion s'endormant sous les baisers de Séléné, que Max Müller a retrouvé dans la littérature africaine, en dialecte béchouana, pour traduire la disparition du Soleil devant la douce clarté de la Lune. La comparaison de l'Évangile de l'Enfance avec le Lalita Vistara permet de reconnaître dans les écritures bouddhiques les paraboles de la Samaritaine et de l'Enfant prodigue². M. Léon Feer n'a-t-il pas découvert chez les

1. MAX MÜLLER, *Essais de Mythologie comparée*. Trad. Perrot. V. aussi l'article de M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Les nombres 3 et 9, 7 et 50 dans la littérature homérique et chez les Celtes (Recue des Traditions populaires, 1898, p. 289)*.

2. V. G. BRUNET, *Les Évangiles apocryphes*. Paris, 1849. — *Lalita Vistara* (trad. FOUCAUX dans les *Annales du Musée Guimet*), et S. BEAL, *Buddhist Scriptures from the Chinese*. Londres, 1871. On trouve aussi dans les annales de tous les peuples, sauf peut-être chez les Africains, le récit d'un déluge

Mongols le thème de la légende celtique de Tristan et Yseult, ainsi que l'histoire classique de Midas « retracée avec une étonnante exactitude¹? » Enfin la légende de Persée, entre beaucoup d'autres, n'est-elle pas vraiment universelle?

Observons maintenant la littérature dramatique d'un pays resté, pendant des siècles, rigoureusement fermé aux influences occidentales, le Japon. En dehors des lois esthétiques qui ne font point partie du patrimoine intellectuel d'un peuple déterminé, nous constatons que le théâtre, au Pays du Soleil levant, a suivi la voie commune au drame grec et au mystère français. Ainsi se confirme l'universalité des procédés qui appartiennent à la poétique générale de l'humanité. Comme les « miracles » krishnaïtes, qui furent représentés dans l'Inde, suivant M. Barth, dès le II^e siècle avant notre ère², le *nô* japonais 能 est issu de cérémonies liturgiques nommées *kagura* 亦申樂³; il possède le chœur de la tragédie antique, à la fois confident et inter-

universel. Les Brâhmanas montrent Mânou s'embarquant, comme Noé, dans une nef qui s'échoue, après l'inondation, sur la montagne du Nord (V. SYLVAIN LÉVI, *La Doctrine du sacrifice dans les Brâhmanas*, Paris, 1898). (*Biblioth. de l'École des Hautes-Études*, vol. XI).

1. *Les Contes Mongols*.

2. *Les Religions de l'Inde*.

3. Les *Kagura* existaient déjà au III^e siècle; mais elles furent surtout en honneur à l'époque de l'empereur *Kammu*, il y a 1100 ans environ.

prête du sentiment populaire, sous le nom de *Ji* 地, le drame satyrique ou kiogen 狂言, et jusqu'aux personnages essentiels de la comédie gréco-latine¹. On peut encore signaler au Japon l'usage des masques, l'importance des mimes, l'emploi des hommes pour les rôles féminins, l'adaptation à la scène de légendes héroïques et religieuses, enfin plusieurs traits communs au théâtre d'Extrême-Orient et au drame de notre antiquité classique².

Comment donc expliquer ces concordances?

Hormis le cas de ressemblances constatées entre des peuples unis par la communauté de la descendance, de la tradition ou de l'éducation, deux solutions seulement s'offrent à notre jugement : ou bien

1. « Ils représentent l'amour d'un vieillard sévère, le caractère » d'un valet fourbe et malicieux, ou d'une courtisane qui n'omet » rien pour plumer son galant, ou enfin un jeune homme qui se » plonge dans les débauches. » *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales* (Amsterdam, 1680).

2. V. ÉMILE GUIMET, *Le Théâtre au Japon* (Paris, 1886); LEQUEUX, *Le Théâtre japonais* (Paris, 1889); LÉON DE ROSNY: adaptation à la scène française d'une pièce japonaise, *Le Couvent du dragon vert* (Paris, 1890). Parmi les articles de revue et les traductions, nous signalerons : THE BLOODSTONE, *A Japanese lyrical drama translated into english* (Belgravia); BOUSQUET, *Le Théâtre au Japon (Recue des Deux-Mondes, 15 août 1874); Le Japon, Théâtre, acteurs, actrices (Recue de Géographie internationale, 1884); COMTE MEYERS D'ESTREY, L'Art dramatique en Extrême-Orient (Annales de l'Extrême-Orient et de l'Afrique, vol. VIII, p. 225); Japanese Lyric Drama (Cornhill Magazine, vol. XXXIV, p. 419); WINGFIELD, *Playgoing in Japan*, (*Murray's Magazine*, août 1887, London); PEIZMAIER, *Traductions; The Far East* (suites d'articles, 1898-99.) etc., etc.*

les conceptions identiques ont passé d'un pays à l'autre par voie d'emprunt, — ou bien elles se sont produites isolément, spontanément, en vertu d'une loi générale et permanente de l'esprit humain ¹.

Ce dernier cas, à notre avis le plus fréquent, suppose, chez tous les peuples, des centres de création

1. Ainsi le genre dramatique japonais *Sarugaku no nô*, 猿樂能 nous paraît sorti d'une évolution naturelle, plutôt que transplanté des contrées occidentales. On s'est demandé si les procédés scéniques de l'art grec n'auraient point pénétré de l'Inde, dans la Chine et le Japon avec le bouddhisme. Le *Nihon-gi* signale en effet l'« *indo-gaku* » parmi les représentations scéniques d'origine occidentale. Mais le théâtre indien lui-même a-t-il subi l'influence de la civilisation grecque? Rien n'est moins démontré. M. Sylvain Lévi a expliqué les caractères du théâtre indien comme le développement spontané du passé littéraire et religieux de l'Inde et en a défendu l'originalité contre Weber, Brandès et Windisch (v. le *Théâtre Indien*, Paris, 1890, et *Quid de Græcis ceterum Indorum monumenta tradiderint*). D'autre part, les pèlerins bouddhistes qui, du IV^e au X^e siècle, allèrent puiser à sa source la loi du Maître et rapportèrent en Extrême-Orient les livres sacrés de l'Inde, ne semblent pas avoir révélé la technique du théâtre indien aux lettrés chinois et japonais. Ces spectacles les étonnaient sans les intéresser, et, autant que nous en pouvons juger, étaient peu ou mal compris (V. ED. CHAVANNES, *Mémoires sur les religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident*, par l'tsing, et la traduction anglaise de TAKAKUSU). Quant à l'expansion gréco-bactrienne au delà du Pamir, elle reste à l'état de pure hypothèse: les monnaies bilingues rapportées récemment du Kashgar et attestant le contact des civilisations grecque et chinoise, sont en caractères kharoshthi-chinois et non gréco-chinois. L'écriture kharoshthi n'a rien de grec, et ses prototypes existent dans un alphabet sémitique, probablement araméen (V. *Bulletin Académie Inscr. et Belles-Lettres*, juillet 1898, et HALÉVY, *Recue sémitique* de juillet 1895).

indépendants et autonomes, qui semblent démontrer que le fonds primitif des races est partout le même. Il n'est point aryen ou anaryen, il est humain. Dans tous les pays, l'âme des hommes renferme, avec les premiers principes, des tendances originelles, nécessaires, vers une évolution déterminée¹. Partout elle obéit à une logique infaillible, qui trouve sa loi secrète dans la nature même de l'entendement. C'est ainsi que dans tout pays, la poésie est la première forme du sentiment littéraire et que le genre dramatique, suivant la remarque de M. Faguet, se subdivise jusqu'à l'émiettement dans le cours des âges². Or, si « le » point de départ est commun à toutes les races, » toutes ne marchent pas du même pas dans le développement intellectuel ». Ainsi l'art du théâtre, en Grèce et dans l'Inde, formé d'éléments identiques chez ces deux peuples, a cependant produit deux genres dramatiques divergents : la *tragédie*, — le *nd-taka*³. L'architecture romane, en parfaite harmonie avec la littérature, revêt en France, au XI^e siècle, des formes variables suivant les régions : le même thème artistique, interprété diversement, atteste l'individualité, le génie particulier de nos provinces. En Normandie, une race jeune et sortant à peine de la barbarie élève des monuments à son image; ils sont

1. Cf. la *Prakrti* du système philosophique indien Sâmkhya.

2. *Drame ancien, drame moderne*.

3. SYLVAIN LÉVI, *Le Théâtre indien*.

vigoureux et frustes. Les sombres églises d'Auvergne, bâties en laves, ne parlent point le même langage que les frêles chapelles du Poitou, ouvragées comme des coffrets d'ivoire ou de métal. Dans le Midi, les figures du cloître de Saint-Trophime, à Arles, et du portail de Saint-Gilles, les pilastres cannelés à la romaine de Notre-Dame d'Avignon et les fines colonnettes du couvent de Moissac sont conformes à la tradition de la sculpture antique. Il semble que l'art de cette époque s'exprime par des dialectes divers. Et ces formes architecturales n'ont pas été adoptées en vain; elles expriment hautement l'instinct des races; ce sont des manifestations distinctes, mais étroitement apparentées du génie français :

..... *Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen; qualem decet esse sororum.*

Cette adaptation nécessaire entre le milieu et l'être vivant nous explique encore que la civilisation soit si inégalement répartie sur le globe. Les N'javi mènent toujours la vie errante et misérable de leurs fabuleux ancêtres, les Pygmées, et leur langue est si pauvre qu'elle n'exprime pas même l'idée de la divinité. Comment pourrait-il en être autrement dans des solitudes stériles? Néanmoins, lorsque plusieurs groupes d'hommes se trouvent dans les mêmes circonstances, ils tendent à croire, à sentir, à agir de la même façon. Et c'est pourquoi le Bouddha rédempteur, comme Prométhée cloué sur son rocher pour l'amour des hommes,

ne diffère pas essentiellement du Christ, — tant la conception du rachat des fautes s'impose avec force à l'humanité¹.

Le groupe des peuples aryens ne nous paraît donc pas former une famille isolée, un monde fermé aux populations étrangères à son inspiration et à sa culture. Sans doute, le génie indo-européen a trouvé dans l'antiquité gréco-latine l'expression parfaite de la beauté classique. Mais la Grèce et Rome, ces deux foyers d'intense lumière, n'ont pas brillé isolément, sans reflet sur le monde. Leur éclat ne doit pas nous empêcher de voir le long passé de la funéraire Égypte, ni l'histoire millénaire de la vénérable Asie, « déjà vieille, dit Michelet, cinq cents ans avant Jésus-Christ ». Et si l'Asie est le berceau de l'humanité, les peuples qui ont évolué du « nœud du monde » vers l'Occident méritent-ils seuls de nous occuper²?

« On connaît l'histoire de quelques nations; on ignore le genre humain. » Cette belle parole de Bos-

1. Il y a aussi du Messianisme dans le rôle du Bouddha. Avant Çakya-Mouni, l'Inde semble avoir vécu dans l'attente d'un Messie: le Cakravartin (V. E. SÉNART, *Essais sur la légende du Buddha*, 1882). Pareille observation s'applique à la Chine ancienne: M. Maurice Courant observe que le caractère *Jou* exprimait, suivant le P. de Prémare, l'attente d'une rédemption.

2. Un axiome reçu au nombre des vérités banales assure que « la civilisation suit le cours du soleil en se dirigeant de l'Orient vers l'Occident ». Cette proposition, fort contestable, paraîtra moins surprenante si nous l'entendons *cum grano salis*, en nous rappelant qu'elle fut formulée pour la première fois au delà du Rhin, par Herder, et reprise par Hegel et son école.

suet sera moins vraie lorsque la science comparée des traditions, des mœurs, des littératures, nous aura fait connaître tous les peuples, soit qu'ils parcourent une carrière brillante, soit qu'ils paraissent « endormis, comme dit le Moïse d'Alfred de Vigny, du sommeil de la terre ». Telle peuplade océanienne, humble et barbare, perdue dans le vaste système de l'univers, se présente à nous comme un document scientifique précieux, si elle marque un « moment » dans l'histoire progressive de l'homme. Elle est comme un anneau de la chaîne ininterrompue des sociétés ; et si elle met sous nos yeux l'enfance de l'humanité, le prologue du drame éternel qui se joue sur la scène du monde, « nous saisirons les débris de ces époques reculées » avec l'empressement d'un biographe qui trouve « quelques griffonnages tracés par son héros encore » enfant, alors qu'il était bien lui-même '... » Entre le passé et l'avenir, — on l'a souvent remarqué, — la transition s'accomplit comme tout ici-bas, par une succession de mouvements inaperçus, parfois contradictoires, dont le résultat général est identique et concourt à l'évolution universelle. Ne retrouvons-nous pas encore aujourd'hui sur les visages basques les grands traits originels de la famille ibérique ; en Normandie, les yeux couleur d'océan des anciens marins scandinaves ; et en Provence, des physionomies la-

1. MAX MÜLLER, *Essais de Mythologie comparée* (Trad. Perrot).

tines, qui ne diffèrent guère des bustes de nos musées ? Les costumes eux-mêmes sont, dans nos campagnes, vénérables et expressifs. Les paysans de Bethmale n'ont pas abandonné l'habit charmant et suranné de leurs ancêtres, et les femmes du Centre portent toujours ces longs manteaux de deuil que nous voyons aux pleureuses des tombeaux du XIV^e siècle. Enfin la coiffure arlésienne montrerait, à défaut de la littérature provençale, que le pur goût classique est toujours vivant dans le pays de Camargue, qui eut jadis sur ses promontoires des temples d'Apollon et de Vénus Astarté.

Le principe fécond de la continuité naturelle, formulé dès l'époque des philosophes éléates, s'applique donc au développement graduel de l'esprit humain dans sa marche régulière, incessante, à peine troublée par les orages et les révolutions. L'histoire a conservé le souvenir de crises sociales, d'invasions soudaines qui devaient frapper de stérilité le sol foulé par les Barbares. Elles ont pu ruiner la puissance matérielle des nations ; jamais elles n'ont entièrement détourné leur vie intellectuelle de son cours naturel. Durant ces jours sombres, la conscience nationale sembla s'évanouir dans la poussière des galops, dans la fumée des incendies ; les ténèbres se firent, et les peuples tremblèrent, écoutant passer l'épouvantable trombe. Puis, la tourmente prit fin. Des hommes se levèrent, qui renouèrent la tradition interrompue, et souvent

vainqueurs de leur farouche oppresseur, transmirent à leurs descendants le trésor lentement accru de leur âme collective : *Regna ex infimo coorta supra imperantes constituerunt*¹.

Ainsi l'âme humaine a sa vie propre et continue. Il importe de la découvrir sous les formes transitoires de l'art et des littératures. Elle reflète la civilisation dans sa marche et en dessine la courbe par sa propre histoire. Elle anime même les paysages. Pourquoi la Bretagne, cette pauvre terre de granit, exerce-t-elle sur nos cœurs une si grande puissance de séduction ? Elle possède en vérité un charme profond par ses tristes landes, par ses fougères et ses chemins creux. Mais elle nous touche surtout par sa mystérieuse histoire, par ses douces légendes, par ses gracieuses fées des lacs, légères comme une vapeur et couronnées de fleurs, par ses chevaliers mystiques, idéales figures d'immaculée perfection, pareilles à de claires et sèches images de missel. La Bretagne nous émeut par sa mélancolie, mais c'est l'âme de la race celtique que nous aimons en elle. Sur les routes armoricaines, les chevaliers de la Table-Ronde sont toujours en quête du Graal, et dans la forêt de Brocéliande, Merlin l'enchanteur est toujours prisonnier.

C'est donc l'histoire de l'âme, sans cesse modifiée par le mouvement des idées, par l'évolution de l'organisme social, par le contact des races étrangères, qui

1. SÉNÈQUE, *Quæst. natur.*, III, *Prefatio*.

constitue l'histoire même de l'homme. C'est en effet autour d'une idée morale que se groupe une nation, par la communauté des souvenirs et des aspirations, non point par les fatalités de la géographie. Quel lien maintient la forte unité du peuple d'Israël? Un livre, l'Ancien-Testament, qui, depuis Nabuchodonosor et Titus, sert aux Israélites éparés de foyer d'exaltation nationale et patriotique. L'Allemagne, comme la Grèce de nos jours, s'est formée volontairement autour de quelques noms, et la statue « Germania » exprime une conception abstraite. Dans nos contemporains revivent d'innombrables générations. La connaissance comparative du long passé des esprits nous fera donc connaître l'étendue du patrimoine commun à tous les peuples, vérifiera leurs origines et leur succession, éclairera leurs rapports passagers ou permanents. Aussi convient-il de placer les différents foyers de culture intellectuelle à leur véritable plan, dans la perspective des âges, et de rechercher les relations internationales qui expliquent la pénétration mutuelle des races. Nous verrons l'esprit humain évoluer partout conformément à des principes certains, suivant des lois d'ordre général. Cette étude, qui nous reporte dans le passé profond, nous rendra attentifs aux essais maladroits, timides, barbares, aux bégayements de l'être conscient de son effort, à l'obscur travail d'où sortent les sociétés. La continuité du progrès intellectuel nous apparaîtra surtout dans l'histoire littéraire

des Chinois et des Japonais, si fidèles gardiens de leurs traditions¹. Car la réalité des choses est dans le passé, image véritable d'une existence qui éclaire et dirige la vie contemporaine. Et l'enseignement des temps écoulés nous sera infiniment salutaire. Un peuple qui aurait la pleine conscience de lui-même, qui se connaîtrait comme un être doué de raison, comprenant la loi de son développement, renoncerait pour jamais à toutes les violences. Efforçons-nous donc de retrouver, sous la trame des faits et des idées, l'âme héréditaire de l'humanité.

1. Suivant la remarque de M. de Rosny, le Japon est peut-être le seul pays qui n'ait jamais été conquis, le seul qui possède, depuis vingt-six siècles, la même dynastie de princes (*La Civilisation japonaise*, Paris, 1886).

